

Gromita s'était débarrassé de sa torpeur dans l'ascenseur qui le ramenait chez lui en économisant l'effort d'une ascension pédestre de l'escalier.

Ce fut étrange : Encore embrumé par le récit qu'il venait d'entendre, ou plutôt par des souvenirs personnels que Steinberg remuait comme des braises à demi éteintes, il avait été soudainement ramené dans le réel par la voix qui, à l'intérieur de la cabine de l'ascenseur, annonçait : « *Fermeture des portes* » puis, sur le même ton : « *Ascenseur en montée* ». Une annonce automatique, diffusée par une voix impersonnelle, destinée à tout le monde c'est-à-dire à personne et qui, pour bien montrer cet anonymat se faisait entendre au départ de la cabine même quand elle était vide de passagers.

Automatique, impersonnelle mais systématique ce qui lui donnait une existence matérielle qu'on ne pouvait ignorer : « *Ascenseur en montée* » c'était le rappel de l'existence réelle des passagers qui, toute illusion, tout rêve et tout espoir abandonnés rentraient se confronter aux mornes activités d'une vie sans couleur.

Il y avait bien, c'est vrai, ces énergumènes qualifiés de « bargeots » qui tentaient avec plus ou moins de succès de refuser cette fatalité évoquant plus la cendre que l'éblouissant éclat multicolore des ciels du couchant, ceux qui faisaient figure d'imbéciles heureux ou d'optimistes impénitents pour les résidents usés, invalides, poussiéreux, mélancoliques, cabossés et déteints qui les plaignaient de leur aveuglement au lieu de tenter de partager ce qui constituait encore leur joie de vivre.

Donc, par le jeu des contrastes, la fermeture des portes de l'ascenseur déclencha la réouverture de Gromita aux réalités de la vie.

Dans l'instant qui suivit l'appréciation à sa juste valeur de la torpeur évanouie suscita l'étonnement et une envie

imprescriptible de découvrir une explication de sa métamorphose.

« Voyons voir »...

Piermont voulait, c'était évident, justifier son absence de quelques jours au restaurant et au bar. Il fallait découvrir l'élément perturbateur qui avait déstabilisé l'édifice mental dans lequel on s'était laissé enfermer...

Ce fut Odile qui, innocemment ébranla la réalité en rappelant les manœuvres maladroites d'une Aronde à la peinture dorée.

À l'époque, Odile, c'était cette main qu'on pressait amoureusement sur le bastingage pour partager l'émotion d'un adieu qu'on savait définitif ; c'était aussi l'espoir insensé d'une vie partagée, de la naissance d'un binôme dans lequel chacun, abandonnant une partie de son plus intime ego, ne serait plus qu'une moitié du couple qui allait naître « pour la vie ».

On emportait Odile vers ce qui serait son pays de cocagne, on vivait un rêve qu'on n'aurait jamais imaginé pouvoir faire ; c'était merveilleux, cela allait être merveilleux mais, pour que cela fut possible, il fallait qu'on vous eût amputé d'un autre amour hérité des lointains ancêtres et ravivé oh combien par un séjour vécu en uniforme militaire : Alger !

Qui n'a pas connu le Maurétania, l'hôtel Allety, El Baçour, La Grande Poste, la Place du Gouvernement, le cheval du Duc d'Aumale, les glaces de Grosoli, la piscine El Ketani, Bab el Oued et bien d'autres dont, à tout seigneur tout honneur : « nos Champs – Élysées à nous » la rue Michelet (historien 1798 – 1874), celui-là ne peut pas comprendre... Mais celui qui a connu, fut-ce contraint par « les opérations de maintien de l'ordre », fut-ce épisodiquement, celui-là se prend à partager l'émotion du passager du Ville-de-Tunis qu'il ressentirait

d'ailleurs directement sur le pont du « El Mansour » ou derrière le hublot d'un DC 3.

C'est ainsi que sans connaître encore les raisons de l'absence de son co-résident au restaurant, on avait été littéralement happé par le récit de Piermont et, dans un état second on avait retrouvé la ville blanche enfouie au plus profond de son souvenir.

L'ascenseur, qui « pour une fois » n'était pas en panne, ramenait Gromita à la réalité de son existence et c'était bien ce qui pouvait lui advenir de meilleur.

La suite des aventures de Hans Steinberg-Piermont pouvait bien attendre !

On ne l'attendit guère.

En fait, le lendemain, alors que Gromita terminait son dessert, la mousse au chocolat qu'il commandait chaque fois qu'il en figurait au menu, Nour, la lumineuse serveuse marocaine lui glissa à l'oreille, comme en secret, que son ami Monsieur Pierron, non, pardon, Piermont l'attendait au bar.

— Soyez gentille de lui demander de patienter ; je conduis ma compagne à l'appartement et je redescends d'ici un quart d'heure. Il a le temps de prendre, vite fait, un express en m'attendant, s'il en a envie...

Le temps de monter à l'étage, d'installer Madame pour sa sieste journalière – « une petite heure et je serai de retour » – une courte visite là où le roi va, dit-on, à pied et on se retrouve devant la tasse fumante dont la préparation a été lancée sitôt qu'on a été aperçu. Comme s'il attendait l'instant avec impatience, Piermont fit un léger sourire, salua l'arrivant